

N° 10 HIVER 2019

MEMORIES AT STAKE

# MÉMOIRES EN JEU

Enjeux de société  
Issues of society

ENTRETIEN

**Simon Wauters**

Zalmen Gradowski  
mis en scène

PORTFOLIO

**Los Pozos,  
Alquife**



AU CARREFOUR DES ÉTUDES  
MÉMORIELLES, POSTCOLONIALES  
ET DE GENRE

AT THE CROSSROADS  
OF MEMORY, POSTCOLONIAL  
& GENDER STUDIES

ÉDITIONS  
KIMÉ

MEMORIES AT STAKE

# MÉMOIRES EN JEU

Numéro 10 – Hiver 2019 – SOMMAIRE

5 Tribune de Philippe Mesnard **Accuser le coup**

## ACTUALITÉS

- 6 Sarah Gruzska **Le siège de Leningrad**  
9 Pierre Boizette **Tous tes enfants dispersés**  
10 Jean-Yves Potel **La Tombe est dans la cerisaie**  
12 Jean-Yves Potel **Contemporaine**  
13 Galia Ackerman **Tchernobyl**  
16 Vincent Petitjean **La Juste route**  
18 Vincent Petitjean **Une vie cachée**  
19 Ophir Levy **Ziva Postec**  
22 Anne Castaing **Pichla Varka**  
24 Soko Phay **Funan**  
26 Bill Niven **1917**  
28 Paul Bernard-Nouraud « **Le modèle noir** »  
31 Paul Bernard-Nouraud « **Picasso et la guerre** »

## ENTRETIEN

34 Simon Wauters **Zalmen Gradowski mis en scène**

## FOCUS

40 Table ronde en partenariat avec l'Andra **Autour de la « mémoire du futur » (et de l'avenir de nos restes)**

## PORTFOLIO

53 Anaïs Boudot, Marine Delouvrier & Hervé Siou **Los Pozos, Alquife**

## DOSSIER

### Au Carrefour des études mémorielles, postcoloniales et de genre

- 61 Chloé Chaudet, Philippe Mesnard & Jean-Marc Moura **Présentation**  
64 Chloé Chaudet **Des divergences aux dialogues entre A. Assmann, H. K. Bhabha & J. Butler**  
69 Jean-Marc Moura **L'Orientalisme d'Edward W. Said : histoire ignorée, mémoire interdite**  
74 Philippe Mesnard **Les témoins, entre nous et je. À propos des conditions d'énonciation testimoniale**  
80 Cyril Vettorato **Réflexions sur la victime comme personnage théorique**  
85 Stef Craps **Tracing Transnational Memory: From Celebration to Critique**  
90 Max Silverman **Impure Memory: Palimpsests Poetics & Politics**  
94 Assia Mohssine **Scènes de construction du féminisme du tiers monde états-unien**  
98 Daniel Rodrigues **La création littéraire des femmes comme héritage de résistances**

102 Mateusz Chmurski **La mémoire polonaise face aux études postcoloniales et de genre**

107 Anne Castaing **Quelles sources pour une histoire des femmes dans la Partition de l'Inde ?**

113 Anne Tomiche **Genre & mémoire de l'esclavage. La Mulâtresse Solitude d'André Schwarz-Bart**

117 Charles Forsdik **Dark Heritage of Empire & the Taxonomies of Postcolonial Tourism**

123 Margarida Calafate Ribeiro **La guerre coloniale portugaise & les générations suivantes**

129 Anne Roche **Les écritures algériennes de la guerre civile**

134 Luba Jurgenson **Les goulags, des « oasis » coloniales ?**

## VARIA

140 Corinne François-Denève **L'affaire Paul Grappe, trouble dans le mauvais genre ?**

147 Michael Lucken **La réouverture de la galerie principale du Mémorial pour la Paix d'Hiroshima**

154 Marc Sagnol **Le pogrom de Iasi. Entretien avec Nicolas Tertulian**

## IN PROGRESS

156 Denis Peschanski **L'historien au défi des neurosciences**

161 Rémi Korman **Chronique Rwanda**

167 Jean-Yves Potel **Chronique Pologne**

## DES SITES & DES LIEUX

171 Luc Rassin **Incohérence de la politique mémorielle : le cas de l'Espagne**

## INÉDIT

178 Marc Sagnol **Lieux oubliés de l'holocauste en Ukraine**

## COMPTES RENDUS

186 Janine Altounian, *L'Effacement des lieux. Autobiographie d'une analysante, héritière de survivants et traductrice de Freud* ; Ruth Amossy, *Une formule dans la guerre des mots. « La délégitimation d'Israël »* ; Jérôme Baschet, *Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits* ; Anne Lafont, *L'Art et la race. L'Africain (tout) contre l'œil des Lumières* ; Thomas W. Laqueur, *Le Travail des morts. Une histoire culturelle des dépouilles mortelles* ; Simon Laks, *Mémoires d'Auschwitz et autres écrits sur les camps* ; Collectif Historias desobedientes, *Escritos desobedientes. Historias de hijas y familiares de genocidas por la memoria, la verdad y la justicia* ; Martin Conway, Pieter Lagrou & Henry Rousso (eds.), *Europe's Postwar Periods – 1989, 1945, 1918 : Writing History Backwards*

# Au carrefour des études mémorielles, postcoloniales et de genre



© Priyanka Chhabra, 2018

Photogramme du film *Pichla Varka* de Priyanka Chhabra, 2018. Mme Suri est née à Gujranwala au Pakistan. Elle est venue en Inde avec sa famille en 1947, lors de la partition du Pendjab, et est restée à Kasauli pendant quelques mois, avant de s'installer à Delhi.

# La guerre coloniale portugaise et les générations suivantes : héritages et interrogations

Margarida Calafate Ribeiro,  
Université de Coimbra, Centre  
d'études sociales

The article discusses the Portuguese Colonial Wars in Africa (1961-1974) from the point of view of the second generation, the children of the Colonial Wars. Drawing on the results of two research projects carried out at the Centre for Social Studies of the University of Coimbra, different aspects of the production of postmemory are analyzed. The concept of postmemory demonstrates its productivity through a study of the memorialization of the Colonial War in the contemporary Portuguese context.

**Keywords:** Portuguese Colonial Wars, Second Generation, Heritage, Postmemory

Maintenant, je vous le promets, je vais aller me laver les mains et je me remettrai à écrire les choses bien comme il faut. Mais, s'il vous plaît, comprenez-moi : soudain, ça revient comme un vomissement. Et j'ai honte d'être quelqu'un. Tout au fond de moi je ne suis rien d'autre qu'un prisonnier sans jambes, attaché au garde-boue du véhicule de déminage, et qui crie. Si je saute avec le véhicule de déminage, au moins que reste l'écho de mon cri. Complétez cette chronique, vous, ceux qui restent en vie. 078902630 RH + .  
Ma fille (Antunes, p. 125).



Une guerre touche au moins trois générations : la génération des appelés, la génération des parents des appelés et la génération des enfants de la guerre. Entre 1961 et 1974, le Portugal mène contre la plupart de ses anciennes colonies africaines – Angola, Mozambique et Guinée-Bissau – une longue

guerre. Cette guerre, jamais reconnue publiquement comme telle, a mobilisé environ un million d'hommes – en plus du recrutement local – et a touché pratiquement toutes les familles portugaises. La mémoire de cette guerre dans la société portugaise contemporaine est liée à trois événements historiques frappants : la fin de la dictature fasciste de Salazar-Caetano qui a duré 48 ans, le coup d'État du 25 avril 1974 et, finalement, la décolonisation. L'im-

portance de ces événements dans l'histoire contemporaine portugaise fait que la guerre coloniale est perçue comme quelque chose d'externe au Portugal et aux pays africains, et non pas comme un élément relevant foncièrement de la sphère interne de ces peuples. Par conséquent, la guerre coloniale se présente comme quelque chose d'incompréhensible dans l'imaginaire collectif, et seuls les groupes directement concernés par celle-ci portent véritablement la mémoire de cet événement traumatique, à savoir les anciens combattants et leurs familles.

En 1961, l'appel lancé par le dictateur Salazar, « Pour Angola rapidement et en force », au nom de la défense de « la nation une et indivisible » a mobilisé le pays. Ces guerres menées par les nations impériales européennes représentaient un monde ancien, colonial, antérieur à la logique de libération amenée par le contexte post-Seconde Guerre mondiale. C'étaient des guerres désignées par des euphémismes tels que « actions de souveraineté », ou bien par « événements » vis-à-vis des personnes concernées. Dans le Portugal des années 1960, la plupart des familles portugaises ne possédaient pas une vision d'ensemble du contexte politique mondial, dans la mesure où elles habitaient un espace dictatorial, catholique, conservateur et semblaient se résigner devant cette situation. C'est ainsi que les Portugais acceptaient l'appel à la guerre, tout comme la pauvreté, le manque d'éducation et d'information. Cela explique le fait que la guerre soit à la fois si fortement ancrée dans les consciences individuelles, marquées par la souffrance et la résignation, et profondément invisible du point de vue politique dans le pays.

Pour ces deux générations – les parents ainsi que les

appelés et leurs épouses –, la guerre coloniale s'est révélée être une expérience de la perte des enfants, de la jeunesse, de la famille, de l'« innocence », de la vie. Somme toute, une perte du monde antérieur : perte du pays, de la normalité, de la famille (pour ceux ayant choisi de désertir ou d'émigrer) ; perte de la nation et de ses enfants (qui ne rentreraient certainement pas au pays comme des héros), pour ceux qui se sont battus pour un Portugal impérial. Mais la guerre a également signifié, dans de nombreux cas, la perte de l'innocence politique d'un peuple qui – comme il a été dit auparavant – faisait preuve de docilité et était dépourvu d'une quelconque conscience politique en raison de la dictature.

La première configuration intergénérationnelle produite par cette guerre passe par la remise en question des raisons qui ont poussé les jeunes à s'engager dans les combats. C'est ainsi que la génération des parents a vu ses mythes construits dans l'espace politique et moral exigu du salazarisme s'effondrer lorsqu'ils ont été confrontés aux expériences vécues par leurs enfants qui sont rentrés d'Afrique silencieux, malades ou, tout simplement, qui ne sont pas rentrés. C'est ainsi également que le régime a commencé à perdre ses appuis sur le plan social et que la figure du dictateur a commencé à s'éloigner du peuple qu'il disait représenter (une image du peuple que le salazarisme voulait fondée autour de la famille en tant que noyau de la société, et qu'il a fait voler en éclats au nom de la défense de la patrie), lorsqu'il a envoyé la plupart des jeunes à la guerre et a poussé le reste à sortir du pays. Contrairement au Salazar des années trente qui se montrait devant son peuple comme un jeune politique, « catholique, fils de pauvres », le Salazar des années 1960 ne pouvait plus désormais exposer cette image d'un patriarche ayant un fils qui luttait pour le Portugal dans les territoires africains d'outre-mer.

La nécessité d'en finir avec la guerre coloniale est à l'origine de la révolution des Œillets (25 avril 1974) qui marque la fin de l'empire et le commencement du processus de décolonisation avec l'exode des milliers de Portugais de l'Angola, du Mozambique et de la Guinée-Bissau. Devenue rapidement un exemple de révolution pacifique, celle-ci fait oublier tout le sang qui avait coulé en Afrique pendant treize années. La légitimation de cette *dé-mémoire* s'explique parce que les héros de la révolution ont été de jeunes officiers ayant appartenu à l'armée coloniale en Afrique. Cela est un élément clé pour comprendre pourquoi l'histoire et la guerre coloniales n'ont jamais fait l'objet d'un débat public dans le Portugal démocratique issu de la révolution.

Après le 25 avril, la société portugaise ne voulait pas savoir ce qu'il s'était passé en Afrique, ni pendant la guerre, ni du temps des colons ; tout comme la société française s'était également désintéressée, après la guerre d'Algérie, de ce qu'il s'était passé pendant la guerre, ou encore de l'histoire des pieds noirs. Les différentes expé-

riences et mémoires dont ces groupes étaient porteurs non seulement fracturaient le discours de l'État-nation démocratique et européen, mais reflétaient des expériences et des conceptions différentes soit de la guerre, soit de la colonisation, révélant ainsi l'histoire d'un *autre* Portugal. Même aujourd'hui, ces fractures sont manifestes dans différents modes de célébration des mémoires et, plus largement, dans différentes typologies de la politique de la mémoire. Comment articuler un récit où résonnaient des siècles de violence et d'injustice, dans un environnement révolutionnaire faisant suite à 48 ans de dictature et d'oppression ? Comment étouffer une expérience qui a été profondément marquante pour tant de Portugais ? Comment faire entendre cette expérience autrement que par le ressentiment et par la perte ?

C'est dans ce silence turbulent que la guerre touche la génération suivante, celle des individus qui étaient enfants lorsque leurs pères ont été mobilisés, ou qui n'étaient pas encore nés, autrement dit, la génération des enfants de la guerre coloniale. Les lettres envoyées par les anciens combattants pendant la guerre coloniale, les photographies qui composent les albums de guerre, les objets d'Afrique qui remplissent les maisons portugaises et les histoires ou les silences de ceux qui sont rentrés ont constitué la matière première pour une seconde configuration intergénérationnelle de la guerre, celle-ci entendue non plus comme expérience quotidienne, mais comme un souvenir ou comme un héritage : c'est à partir de ces éléments que les enfants des anciens combattants se sont sentis concernés. Et c'est sur cette postmémoire de la guerre coloniale que notre réflexion va se concentrer.

### ENFANTS DE LA GUERRE COLONIALE - AU-DELÀ DE LA MÉMOIRE

« Vous, ceux qui restent en vie », ceux qui pourraient capturer « l'écho de mon cri », pour reprendre les mots de notre exergue, sont sans doute les enfants d'anciens combattants et, plus généralement, les générations suivantes qui ont choisi de s'engager dans un travail postmémoriel. La question posée par Antunes soulève donc plusieurs problèmes liés à la possibilité de témoigner, de transmettre, ainsi qu'aux conditions de production et de réception de ces témoignages. Autrement dit, les parents seraient-ils vraiment en mesure de raconter l'histoire de la guerre ? Et, si cela était possible, quelle histoire devrait donc être racontée ? Les enfants seraient-ils disposés à accepter un tel héritage ? Seraient-ils disposés à écouter et à recevoir le témoignage avec suffisamment de compassion pour l'inscrire dans leur propre identité (Ribeiro, p. 15) ? Seraient-ils disposés à assumer ce « fantôme transgénérationnel<sup>1</sup> » ?

Parmi les concepts développés dans le champ des études

(1) Sur la notion de « fantôme transgénérationnel », voir Rodrigues (2018, p. 27).



© Archives de photographie de Lisbonne

Orpheline de la guerre portant une médaille posthume, commémoration du 10 juin 1969.

mémorielles au cours des dernières décennies dans le cadre de la Shoah et, depuis plus de vingt ans, en Amérique latine sur l'héritage des régimes dictatoriaux, celui de « post-mémoire » (Hirsch, 1997 & 2008) est l'un des plus féconds et percutants.

Au Centre d'études sociales de l'université de Coimbra, nous avons utilisé ce concept pour la première fois dans le cadre du projet « Les enfants de la guerre coloniale : post-mémoire et représentation » que nous avons mené, entre 2007 et 2011, avec une équipe rassemblant des experts en sciences humaines et sociales et des psychiatres<sup>2</sup>. Actuellement, nous réinterrogeons la notion de post-mémoire dans le cadre du projet « MEMOIRS : enfants d'Empires et post-mémoires européennes ». Nous avons revisité ce concept en le situant dans le cadre des études postcoloniales et dans la sphère publique, cette dernière à son tour indissociable de la notion d'engagement politique. Lors du premier pro-

(2) Cf. <https://www.ces.uc.pt/projectos/filhosdaguerracoloniaal/pages/pt/o-projecto/quem-somos.html> [30/12/2019].

jet, l'objectif était d'analyser les récits d'enfants d'anciens combattants de la guerre coloniale. Ces enfants sont souvent nés après le retour du père de la guerre et ont grandi avec les récits, les photos, les lettres de leur géniteur, ou bien dans un profond silence qui viendra les interroger bien plus tard. Une des conclusions les plus intéressantes de cette situation est que, apparemment, il n'y aurait pas de transmission en soi de cette mémoire. Au contraire, il existerait un choix conscient des générations suivantes consistant à s'appropriier (ou pas) cette mémoire spécifique. De ce fait, la post-mémoire ne serait pas simplement une transmission profonde au sein de la famille et de l'espace public, mais consisterait plutôt en une décision consciente du descendant sur le fait de réclamer un héritage.

Nous serions donc face à un processus d'inscription du sujet dans une histoire interrompue, une histoire dont le sujet aurait été exclu des événements traumatiques. Cela exige, de la part de celui qui écoute, une aptitude à la reconnaissance nécessaire pour libérer du poids de l'histoire celui qui produit le témoignage. La post-mémoire ne se combine pas avec la mémoire personnelle mais fonctionne, dans sa condition « non éprouvée », comme une mémoire du « presque » ou comme une mémoire du « comme si », affirme Rafaella Di Castro dans sa réflexion sur la mémoire de la troisième génération de la Shoah (Di Castro). C'est à travers ce processus particulier que les générations suivantes peuvent assumer l'identité d'« enfant de la Shoah », d'« enfant de *disparu* », d'« enfant de prisonnier politique », d'« enfant de la guerre coloniale » ou bien d'« enfant de la dictature ».

La question pertinente serait donc de savoir si, dans le contexte postcolonial portugais, une mémoire publique est possible et si, parallèlement, la mémoire publique peut être transgénérationnelle, au-delà de la notion de *deuxième génération*. Des études plus récentes ont contribué à élargir le concept dans cette direction, la post-mémoire étant alors comprise comme le résultat de l'intersection critique entre des mémoires privées et, plutôt qu'une mémoire publique, comme un répertoire public (Assmann). Aujourd'hui, lorsqu'un enfant des guerres coloniales ou de la décolonisation (qu'il soit fils de pied noir, de « retornado » ou bien afro-descendant) trouve des photos de famille, des lettres, des objets se rapportant au passé colonial de son pays, ses codes de lecture sont construits en fonction d'une tout autre série d'images qu'il a vues et intégrées, différentes de celles de ses aînés, notamment, ce qui constitue une archive officielle qu'il est possible de consulter librement.

### QUE NOUS DISENT LES TÉMOIGNAGES DES ENFANTS DE LA GUERRE COLONIALE ?

Dans le cadre des deux projets de recherche du Centre d'études sociales de l'université de Coimbra, nous avons recueilli des entretiens menés auprès d'enfants de la guerre coloniale nés entre 1960 et 1985, couvrant une grande

diversité de cas et, par conséquent, de mémoires. L'analyse des entretiens nous montre que du point de vue des descendants, bien qu'elle se dessine à leurs yeux comme une réalité souvent incompréhensible, lointaine et sans justification plausible, la guerre coloniale en Afrique est aussi présente dans leur horizon grâce à un démarche conceptuelle d'« imagination mnémonique » (Keightley & Pickering), capable de produire, en fin de compte, des récits identitaires structurés. Ces récits issus de l'acte mémoriel laissent transparaître, pour certains d'entre eux, un attachement avéré à l'histoire de la dictature, tandis que d'autres démontrent un clair détachement vis-à-vis de ce passé.

Dans l'échantillon à partir duquel nous avons travaillé dans les deux projets de recherche, on peut identifier quatre groupes de personnes dont l'identité est particulièrement marquée par la guerre coloniale, ce sont les enfants : 1. des personnes qui ont refusé de participer à la guerre ; 2. des personnes qui sont rentrées au Portugal en présentant des pathologies physiques ou psychologiques ; 3. des combattants africains servant dans l'armée coloniale ; 4. les enfants qui, à partir du puzzle d'images et d'histoires qui composent une histoire héritée de la guerre coloniale, se sont lancés dans la création artistique et ont ainsi produit, par ce que l'on pourrait appeler un « geste d'auteur », une post-mémoire de la guerre coloniale dans la sphère publique.

Le premier groupe est composé d'individus aux identités politisées, marquées très tôt par le refus du père, choix qui a par ailleurs déterminé la vie de la famille pour l'avenir. Faisant preuve d'une démarche que l'on pourrait considérer comme étant justifiée par la fierté, ces enfants essaient de comprendre ce que le refus de leurs pères représente de nos jours dans la mémoire publique de la guerre, et cela se traduit par leur rejet de la politique coloniale et de la guerre. En effet, dans leur discours, ce n'est pas seulement la guerre qui est mise en cause, mais l'ensemble de la situation de répression propre au régime autoritaire salazariste :

J'ai peut-être entendu parler davantage de la dictature... de Salazar, de la PIDE et tout ça. Cependant, à ce propos, attendez, il y a eu une guerre coloniale après tout. Il fut un temps où j'étais étonné, ça devait être dans ma préadolescence, je ne savais pas... j'étais surpris... ah ! J'ai même été dégoûté. Nous étions aussi... nous occupions aussi d'autres territoires, nous étions aussi des colonialistes<sup>3</sup>.

Le deuxième groupe – celui des enfants dont le père présente une pathologie physique ou psychique en raison de la guerre – assume très tôt l'identité d'« enfant de la guerre ». Ainsi, l'image de la guerre est inscrite dans le corps et dans les comportements des personnes, ainsi que dans la vie de la famille et du foyer. Cela entraîne, d'une part, la victimisation du père et son attitude de révolte et d'autre

part, une interrogation accrue sur le silence régnant dans la sphère publique autour de la guerre coloniale :

Chez moi, je me souviens toujours de la guerre, dans cette maison, elle était toujours, toujours, toujours présente. Toujours, toujours. Quand je sortais je me demandais : et les autres, où sont-ils, personne n'a connu ça ? Les parents des autres personnes ne sont-ils pas allés faire la guerre ?

Dans les tests psychométriques réalisés dans le cadre du premier projet « Les enfants de la guerre coloniale » par l'équipe de psychiatrie, on constate que les enfants de ce deuxième groupe ont été victimes d'une certaine négligence de la part de leurs parents, ce qui les prédispose aujourd'hui à une plus grande vulnérabilité en cas de situation potentiellement complexe (Sales & Dias ; Dias, Sales, Mota Cardoso & Kleber). Ce deuxième groupe représente la plaie ouverte de la démocratie portugaise (Martins), car la tragique « solitude du témoin » est transmise aux enfants qui doivent trouver l'explication des souffrances qu'ils endurent. Ces enfants symbolisent l'absence de mémoire de la société et de la démocratie portugaises envers son passé récent :

Pourquoi toute cette souffrance ? [...] Pour quoi faire ? [...] Chaque fois qu'il y a un documentaire à la télévision, j'essaie de ne pas le rater. Je dois essayer de comprendre. Il y a encore de gros problèmes. [...] Je pense que personne n'imagine ce que vivent les familles, avoir une telle personne à la maison. Et personne n'imagine cela, personne n'en parle ?

Sont également placés en situation de vulnérabilité les enfants des combattants africains ayant servi dans l'armée coloniale, abandonnés à leur destin en Angola, au Mozambique, en Guinée-Bissau et au Portugal. Les effets de ces traces sur leurs propres descendants sont les conséquences les plus visibles de la décolonisation, lesquelles laissent des traces indélébiles dans la démocratie portugaise :

Parce qu'un enfant né sans connaître le père, en écoutant depuis toujours le récit de l'assassinat du père [...], ça reste gravé dans la mémoire [...]. Mon père a défendu le drapeau portugais. C'était un combattant. [...] Le Portugal aurait dû en parler, les reconnaître, il devait parler de ces hommes. Non seulement de mon père, ou de mon oncle, il aurait dû parler de tous ces hommes. Surtout de ceux qui ont été assassinés. Après l'indépendance.

Un quatrième groupe, que nous étudions plus en profondeur actuellement dans le cadre du projet « MÉMOIRES », est composé d'« enfants de la guerre » qui se sont servis de cette expérience médiée par la mémoire des parents pour élaborer des représentations artistiques en tous genres : littéraires, performatives, visuelles, musicales, cinématographiques. C'est à partir de leur production artistique,

(3) Pour des raisons d'anonymat, les noms des personnes interviewées ne seront pas donnés.

Retour de la guerre coloniale, Portugal, s.d.



© Archives de photographie de Lisbonne

matérialisant la dimension performative du témoin de la postmémoire, que nous pouvons envisager les mutations et les continuités dans la société portugaise d'aujourd'hui par rapport à la mémoire de la guerre coloniale.

La recherche que nous avons menée révèle ainsi de nombreuses questions que seule une deuxième génération peut soulever sans tomber – comme la génération des parents – dans l'abîme de la culpabilité ou du silence traumatique. Dans ces discours, les raisons de tant d'existences hantées par les fantômes de l'Afrique commencent à être tissées, et constituent les premières réflexions élaborées et politisées sur ce qu'a été la guerre coloniale, le colonialisme et la décolonisation, et ses prolongements dans la société portugaise aujourd'hui. Néanmoins, la trace biographique qui fonde ces discours s'inscrit dans un partage émotionnel qui cherche une réconciliation possible et qui fait que le fils trouve dans le récit du père quelque chose de lui-même, créant ainsi un pacte intergénérationnel au sein de la famille et, plus tard, dans la sphère publique. Ce pacte est, en somme, conclu à travers de ce que nous avons appelé le « geste d'auteur », c'est-à-dire, la démarche artistique consciente qui consiste à déplacer vers la sphère publique la mémoire familiale héritée.

En premier lieu, nous pouvons observer un exemple concret de ce « geste d'auteur » de la postmémoire dans le roman *Estranha Guerra de Uso Comum*, de l'écrivain Paulo Faria :

Je m'appelle Carlos. Je suis né en 1967. Mon père est parti à la guerre quand j'avais dix mois. Je ne me souviens pas

de l'avoir vu partir. Mon père est revenu de la guerre alors que j'allais avoir trois ans. Je ne me souviens pas de l'avoir vu arriver. La guerre de mon père, la Guerre Coloniale, a eu lieu avant que ma mémoire s'approprie des choses. Quand mon père est mort, déjà vieux, je suis allé à la recherche de sa guerre, et aussi de la mienne (Faria).

Dans son livre, Paulo Faria fait du vécu de son père sa propre expérience d'héritier de la guerre coloniale portugaise. De ce fait, il esquisse une poétique de la postmémoire qui fait de la transmission un acte à la fois conscient et politique. Autrement dit, grâce à son « geste d'auteur », Faria construit lui-même, *dans et par* l'écriture, une mémoire privée ayant également une dimension publique (Cammaert, 2019a & 2019b).

Deuxièmement, dans le domaine des arts visuels, nous pouvons mentionner l'œuvre *Pénélope*, de l'artiste Ana Vidigal, elle-même enfant lorsque son père participa à la guerre coloniale. Les premières années de vie d'Ana Vidigal furent marquées par l'absence du père, par la solitude de la mère et par les lettres venues d'Afrique. *Pénélope* est un couvre-lit façonné avec les aérogrammes que le père envoyait à la mère. Le fait que ce soit un couvre-lit, disposé sur un lit, est très significatif : il ne s'agit pas, en effet, d'un objet domestique quelconque. Le point de départ de cette œuvre est une mémoire privée, familiale. *Pénélope* est, à la fois, une offrande de la fille à sa mère, un geste attentionné de douleur et de compassion, et une œuvre d'art qui s'inscrit dans l'espace public qui appartenait jusqu'alors à la sphère intime de la famille. En ce sens, *Pénélope* parle des



hommes qui sont allés à la guerre et des femmes restées dans l'attente de leurs maris, sans savoir s'ils reviendraient vivants. C'est une histoire s'inscrivant dans l'épaisseur des siècles, à l'image du nom de l'héroïne grecque. Aujourd'hui, lorsqu'on observe cette œuvre, on imagine à quel point ce couvre-lit fut en effet réel pour tant de femmes portugaises, dans sa fonction de couvrir et de réchauffer le foyer. On peut également s'interroger sur ce qui a pu être plus important dans la conception de cet artefact de la postmémoire : était-ce ce qui est écrit sur le papier des nombreuses lettres, ou bien la matérialisation du corps du compagnon absent projetée elle-même sur le manuscrit ? Quoi qu'il en soit, de nos jours, *Pénélope* n'est peut-être que la trace du froid et de la solitude passées, en sachant par ailleurs que l'Ulysse de cette histoire aurait, lui aussi, une couverture à fabriquer. Mais *Pénélope* est surtout l'inscription d'une absence pour les générations postérieures, un vide ayant eu des conséquences sur les fils et les filles de la guerre coloniale<sup>4</sup>.

Somme toute, nous pourrions conclure que les postmémoires de ces enfants de la guerre coloniale portugaise sont, certes, particulières pour chaque cas. Mais elles sont aussi capables de s'articuler entre elles autour d'un consensus sur une histoire partagée. En analysant le cas portugais – cela pourrait être une hypothèse à vérifier pour les cas français ou britannique –, on observe que les témoignages recueillis, tout comme les œuvres artistiques commentées, mettent en évidence que les histoires coloniales et leurs guerres respectives ne se trouvent pas enfouies dans des archives secrètes, loin des regards de leurs héritiers. Contrairement à ce que l'on peut parfois constater pour le cas des générations ayant vécu directement des événements de cette nature, le travail herméneutique des archives familiales et collectives entrepris par les générations suivantes n'a rien de nostalgique ni de purement « mémorialiste ». Cette démarche de la deuxième génération dépeint plutôt la postmémoire comme un processus actif consistant à choisir un héritage, comme un acte conscient de refus de mettre un point final à l'histoire de la colonisation et des guerres. Ainsi, plus qu'une nouvelle géographie de la mémoire d'une guerre, la postmémoire crée une éthique de la représentation de la guerre. Cela nous amènerait donc à une définition collective de la responsabilité du passé, capable de garantir – et peut-être même d'offrir – la possibilité de mettre en place une vision responsable et démocratique de la citoyenneté. En somme, cela équivaldrait à imaginer une nouvelle représentation du concept de « Nation », dans laquelle celle-ci serait capable de faire face aux plus sombres et traumatiques fantasmagories de son passé. /

Traduit du portugais par Felipe Cammaert

[4] Voir aussi *Void*, un autre travail d'Ana Vidigal (Instalação, Project Room, ArteLisboa, Lisbonne, 2007).

## ŒUVRES CITÉES

- Antunes, António Lobo, 2009, *Livre de Chroniques IV*, traduit du portugais par Michelle Giudicelli, Paris, Christian Bourgois.
- Assmann, Aleida, 2011, *Espaços de Recordação – formas e transformações da memória cultural* [1999], traduit de l'allemand par Paulo Soethe, Campinas, Editoria Unicamp.
- Cammaert, Felipe, 2019a, « On the Colonial Wars: Memories and post-memories, transmission and imagination », *Memoirs Newsletter*, n° 40, 23 February. Cf. [http://memoirs.ces.uc.pt/ficheiros/4\\_RESULTS\\_AND\\_IMPACT/4.3\\_NEWSLETTER/MEMOIRS\\_newsletter\\_74\\_FC\\_en.pdf](http://memoirs.ces.uc.pt/ficheiros/4_RESULTS_AND_IMPACT/4.3_NEWSLETTER/MEMOIRS_newsletter_74_FC_en.pdf) (30/12/2019).
- Cammaert, Felipe, 2019b, « Us, Them, Why? [by way of Paulo Faria] », *Memoirs Newsletter*, n° 74, 9 November. Cf. [http://memoirs.ces.uc.pt/ficheiros/4\\_RESULTS\\_AND\\_IMPACT/4.3\\_NEWSLETTER/MEMOIRS\\_newsletter\\_40\\_FC\\_en.pdf](http://memoirs.ces.uc.pt/ficheiros/4_RESULTS_AND_IMPACT/4.3_NEWSLETTER/MEMOIRS_newsletter_40_FC_en.pdf) (30/12/2019).
- Di Castro, Raffaella, 2008, *Testimoni del non-provato. Ricordare, pensare, immaginare la Shoah nella terza generazione*, Roma, Carocci.
- Dias, Aida, Sales, Luísa, Mota Cardoso, Rui & Kleber, Rolf, 2014, « Childhood maltreatment in adult offspring of Portuguese War Veterans with and without PTSD », *European Journal of Psychotraumatology*, n° 5, p. 1-10. Cf. <https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC3915795/> (30/12/2019).
- Faria, Paulo, 2016, *Estranha Guerra de Uso Comum*, Lisbonne, Itaca.
- Hirsch, Marianne, 1997, *Family Frames: Photography, Narrative, and Postmemory*, Cambridge, Harvard University Press.
- Hirsch, Marianne, 2008, « The Generation of Postmemory », *Poetics Today*, vol. 29, n° 1, p. 103-128.
- Keightley, Emily & Pickering, Michael, 2012, *The Mnemonic Imagination. Remembering as Creative Practice*, Londres, Palgrave Macmillan.
- Martins, Bruno Sena & Fontes, Fernando (dir.), 2016, *Deficiência e emancipação social – Para uma crise da normalidade*. Coimbra, Almedina.
- Ribeiro, António Sousa, 2018, « Pós-memória e compaixão, a razão das emoções », *Jornal Memoirs, Público*, 14 septembre. Cf. [http://memoirs.ces.uc.pt/index.php?id=22153&id\\_lingua=1&pag=22637](http://memoirs.ces.uc.pt/index.php?id=22153&id_lingua=1&pag=22637) (30/12/2019).
- Rodrigues, Inês, 2018, *Espéctros de Batepá. Memórias e narrativas do Massacre de 1953 em São Tomé e Príncipe*, Porto, Afrontamento.
- Sales, Luísa & Dias, Aida, 2009, « War's Mental Health Legacies for Children of Combatants », *Peace Review: A Journal of Social Justice*, 2009, vol. 21, n° 2, p. 182-187.

Cet article a été préparé dans le cadre du projet « MEMOIRS - Enfants d'Empires et Post-Mémoires Européennes », financé par le Conseil Européen de la Recherche dans le cadre du programme de recherche et d'innovation de l'Union européenne « Horizon 2020 » (convention n° 648624). Cf. [http://memoirs.ces.uc.pt/index.php?&id\\_lingua=3](http://memoirs.ces.uc.pt/index.php?&id_lingua=3) (30/12/2019).